

Il lui était, dès lors, aisé d'accepter l'obligation de souffrir avec résignation tous les maux dont il était frappé, puisque Jésus-Christ, bien qu'exempt absolument de tout péché, lors même qu'il s'est fait homme pour nous, Jésus-Christ en qui, comme Dieu, réside une incomparable puissance, n'a point refusé l'obéissance et la soumission à sa Passion douloureuse. Aussi bien, Job épuré de plus en plus de cœur et d'intention, comprit ce devoir et ajouta ces mots à son humble réponse : « Jusqu'à présent je n'ai eu le bonheur que d'entendre votre voix par mes oreilles ; mais aujourd'hui, c'est mon œil qui vous voit ; aussi je me suis condamné, j'ai desséché devant vous, je me suis regardé comme la terre et la cendre. »

« Les pensées des hommes sont timides, et nos prévisions incertaines ; » dit la Sagesse (ix, 14), c'est pourquoi nous n'osons pas jeter un regard pénétrant sur ce monde spirituel des âmes où Dieu vient se jouer comme un père ; où le Verbe-Incarné ou devant s'incarner se plaît à se montrer. Les Patriarches avaient vu son jour, en vision, dans le lointain, et voici que Job affirme qu'il l'avait entendu et que maintenant il le voit de ses yeux. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Un Dieu qui doit se montrer face-à-face à ses enfants, au ciel, éternellement, comment ferait-il difficulté de passer devant leur regard comme une vision fugitive, pour les éclairer ou les consoler ? Et sous la nouvelle Loi, comment Jésus-Christ, qui se donne en nourriture à ses fidèles enfants, qui pénètre jusqu'à leur cœur, ne pourrait-il pas se montrer à eux, soit aux yeux de leur âme, soit même aux yeux de leur corps ? Nulle part, notre Sauveur n'a reculé plus loin les bornes de l'amour que dans la *Communion*, où il ne fait plus qu'un avec nous.

Ah ! si nous avions une foi plus grande, nos pensées seraient moins timides, et nous lirions la Sainte Écri-

ture avec plus d'intelligence : saint Augustin étudiait les Livres Sacrés, comme il le dit, à la sueur de son front, et grâce à sa foi transcendante, il s'élevait jusqu'à Dieu et lisait à découvert dans ses paroles et ses œuvres. •

Job a donc été la figure de Jésus : *Juste et souffrant*. Ses amis l'ont regardé comme un pécheur, alors que, comme le Christ, il n'en avait que l'apparence. Ils l'ont chargé d'injures jusque dans ses cruelles épreuves, tandis que pour les autres on a coutume de les plaindre ; on l'abreuvait du fiel de la calomnie jusqu'au moment où il semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Les siens devenus ses accusateurs et ses juges, lui faisaient subir d'atroces et longs interrogatoires, après lesquels ils le condamnaient sans preuve aucune, à l'encontre et en haine de la vérité. Mais il fallait que Job, comme Notre-Seigneur, endurât toutes ces souffrances pour entrer dans sa gloire, et aussi pour que le monde antique et le paganisme lui-même eussent, devant leurs regards et dans leurs annales, des images vivantes du divin crucifié.

De nos jours, ces figures se rencontrent à chaque pas dans l'histoire de l'Église. Tout chrétien doit être un autre Christ : *Alter Christus*, et beaucoup l'ont été, puisqu'il y a eu des millions de saints, et qu'ils ne manquent pas encore aujourd'hui sur la terre. Il a plu sans doute au Père des cieux, avant la venue de son Fils en ce monde, de multiplier çà et là son portrait, par avance, dans les hommes justes. Nous n'en connaissons que quelques-uns, c'est vrai ; mais Dieu et ses anges ont contemplé les autres ; ils étaient pour Dieu un spectacle cher à son cœur, admirable à ses yeux, et cela suffit à les expliquer. Qui donc voit et regarde les solitudes immenses de l'océan, enveloppant presque toute la terre d'un vêtement aux mille couleurs, où se reflètent

les astres du jour et de la nuit, si ce n'est le Créateur et sa Cour? C'est assez.

Les Juges.

Puisque dans la Sainte Écriture tout parle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *les Juges* qui parurent au milieu des tribus, lesquelles se gouvernaient individuellement, chacune par son conseil composé des chefs de famille, doivent avoir avec notre divin Sauveur quelques traits de ressemblance. En effet, il en est ainsi, et les Pères de l'Église ont pris soin de nous les indiquer.

Parlant de Gédéon, notre admirable docteur saint Augustin dit, à propos de la défaite des Madianites: « Gédéon paraît avoir agi de son propre mouvement, car l'Écriture ne dit point que le Seigneur lui ait conseillé de se servir du moyen qu'il prit. Cependant cette action était grandement prophétique; qui en avait inspiré le dessein à Gédéon si ce n'est Dieu? Dieu figurait à l'avance ses saints qui porteraient le trésor de la lumière évangélique dans des vases d'argile selon cette parole de l'apôtre: « Nous portons ce trésor dans des vases d'argile. » (II Cor. iv, 7.) Ces vaisseaux étant brisés par le martyre, leur gloire parut avec plus d'éclat, et par eux la lumière soudaine de Jésus-Christ vainquit les adversaires impies de la prédication de l'Évangile. » (Questions sur les Juges.)

« Quand Jephté, dit saint Augustin, eut fui la présence de ses frères et fixé sa demeure dans la terre de Tob, il est dit que des brigands se réunirent autour de lui, marchant à ses côtés; on reprochait déjà à Notre-Seigneur, avant sa Passion, de manger avec des publicains et des pécheurs, quand il répondit que le médecin est nécessaire, non à ceux qui sont en santé, mais aux malades; il fut mis au nombre des criminels quand on

le crucifia entre deux larrons et qu'il fit passer l'un d'eux de la croix au paradis. Mais après sa résurrection même, quand il eut commencé d'être, comme nous venons de l'expliquer, dans la terre de Tob, on vit se réunir à lui des hommes souillés de crimes, pour obtenir la rémission des péchés: ces hommes marchaient avec lui, c'est-à-dire qu'ils vivaient selon ses préceptes. Ceci dure encore maintenant et durera tant que les coupables recourront à lui pour obtenir qu'il justifie les impies qui se convertissent à lui et que les pécheurs apprennent à connaître ses voies. » (Ibid.)

Que dire de ce passage de l'Écriture: « Jephté ayant vu sa fille, se déchira les vêtements et lui dit: Hélas! ma fille, vous m'avez trompé dans mon attente, et vous êtes trompée vous-même dans votre démarche; car j'ai fait vœu au Seigneur et je dois l'accomplir. Sa fille lui répondit: Mon père, si vous avez fait vœu au Seigneur, faites de moi tout ce que vous avez promis, après la grâce qui vous a été accordée de vous venger de nos ennemis et de remporter sur eux la victoire... » (Les Juges xi, 35.)

Ainsi, de quelque côté que l'on regarde, partout on rencontre une image du Christ et de son Église, une figure de la cruelle immolation du Calvaire, cruelle, mais volontaire de la part de la victime.

« Que signifient, dit encore l'Évêque d'Hippone, et Samson, et le lion, et le rayon de miel? C'est ce que je vous expliquerai autant que le Seigneur voudra m'inspirer. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans tout l'éclat de sa beauté, dans la grandeur de sa puissance, est venu se choisir pour épouse l'Église tirée des nations comme une fille étrangère. C'est à cette Église que l'apôtre adressait ces paroles: « Je vous ai fiancée à cet Époux unique, à Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge pure. » (II Cor. xi, 2.)

Ce lionceau, c'est le monde ; tous ces hommes épris du siècle, c'est la race de Satan, c'est la foule des impies, qui, dans sa fureur, s'est portée au-devant du Seigneur, pour lui barrer le passage et empêcher le salut des fidèles par la prédication de l'Évangile. Le peuple des Gentils frémissait de rage, en effet, dans la personne des rois, des puissants de ce monde ; et dans sa fureur qu'attisait le diable, son père, il se rua contre l'Évangile de Dieu, comme un lionceau, et rugit jusqu'à ce qu'il tombât sous la main de l'homme puissant. Mais la persévérance des martyrs dans la foi, brisa cette fureur des païens et les assauts impétueux des persécuteurs. Car ce fut par ces membres, véritablement forts, que le Seigneur vainquit le monde ; et maintenant que nous voyons sa fureur orgueilleuse éteinte par toute la terre, qui ne voit avec joie le lionceau étendu par terre ? (1^{er} Sermon, du Cierge pascal.)

Citons d'Héli cette grande parole : « Il est le Seigneur : *Dominus est* : qu'il fasse ce qui lui plaît. » Or, Samuel annonçait à ce vieillard d'affreux malheurs. (I Rois III, 18.) Ainsi Jésus, dans son agonie, disait à son Père : « Non comme je veux, mais comme vous voulez. » *Dieu est le maître !* Ah ! si les hommes savaient le dire et agir en conséquence, que leur vie serait noble et sainte ! Jésus-Christ a toujours obéi à son Père.

Samuel figure Jésus-Christ, le prêtre par excellence, dont le Seigneur, par son prophète, disait : « Je me choisirai un prêtre fidèle, qui fera tout ce que mon cœur et mon âme désirent, et je lui construirai une maison durable. » (I Rois II, 35.)

Samuel apparaît surtout à nos yeux comme la figure de Jésus-Christ, Roi, répudié par les Juifs. « Lorsqu'il eut vieilli, dit l'Écriture, le peuple lui dit... Nous voulons un roi comme les autres peuples... Alors Samuel s'attrista et se plaignit au Seigneur ; et le Seigneur

s'irrita : Ce n'est pas vous, dit-il, qu'ils rejettent, c'est moi. » (Ibid.) Samuel commença la chaîne des prophètes qui n'a pas été interrompue depuis lui jusqu'à Malachie. Est-ce qu'un jour aussi les juifs ne crieront pas : *Nolumus hunc regnare super nos* : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ? Les hérétiques, à travers les siècles, ne diront-ils pas aussi : De ce Christ-là, nous n'en voulons plus. Il nous faut un Christ plus moderne ; un christianisme épuré ; un pape aux idées du jour ; un gouvernement laïque, comme les autres nations... Et Dieu a dit à Samuel : Laissez-les faire... C'est moi qu'ils rejettent... Ils apprendront de quelle manière les rois traiteront leurs fils et leurs filles, et les charges qu'ils leur imposeront. Alors ils se souviendront de moi, et ils m'imploreront ; et je reviendrai à eux pour les sauver.

La Royauté.

Cependant Samuel avançait en âge, dit l'Écriture, et ses enfants ne marchaient pas dans sa voie. Le peuple se plaignait de leur avarice, vice odieux chez tous, mais surtout chez les prêtres ; c'est pourquoi les Israélites demandèrent un roi, qui les jugeât, c'est-à-dire qui les gouvernât.

Le Seigneur, qui les gouvernait par les Juges, fut offensé de cette demande ; elle froissait aussi Samuel ; mais il commanda à son prophète de faire ce que le peuple voulait, et bientôt Saül fut sacré roi.

Saül.

Le Sacerdoce d'Aaron devait finir et faire place au sacerdoce éternel du Christ, dont il était l'ombre : de même, la royauté de Saül passera et le règne de David

sera sans fin, dans la personne de Jésus-Christ, Roi éternel.

« Ainsi le royaume de Saül, dit saint Augustin, était l'ombre du royaume à venir qui doit subsister éternellement ; car il faut considérer comme un grand mystère cette huile dont il fut sacré, et ce chrême qui lui donna le nom de Christ. Aussi David lui-même le respectait si fort en Saül, qu'il frémit de crainte et se frappa la poitrine, au moment où ce prince étant entré dans une caverne obscure, il lui coupa le bord de la robe, afin de lui faire voir qu'il l'avait épargné... » (Cité de Dieu, ch. vi.) Ceux qui l'accompagnaient lui conseillaient de le tuer. « A Dieu ne plaise, dit David, que je le fasse et que je mette la main sur lui ! Car il est le Christ du Seigneur. » (I Rois xxiv, 6.)

David.

« Nulle figure plus frappante de la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Augustin, n'a brillé dans le royaume terrestre d'Israël, que David de la race de qui devait naître selon la chair, le vrai monarque Jésus-Christ, béni dans les siècles des siècles. » (Traité du catéchisme, ch. xx.) On dirait volontiers que David a été, malgré son péché, le plus grand chrétien des temps anciens, comme, au jugement de Saladin, saint Louis en a été le plus fier sous la Loi nouvelle.

David, sauveur de son peuple comme Jésus-Christ.

Disons d'abord que David, ainsi que Notre-Seigneur, a sauvé son peuple. « Les Juifs, dit saint Jean Chrysostome, étaient en butte à une guerre terrible ; partout régnaient la peur et l'épouvante ; nul n'osait lever la tête ; l'État tout entier était réduit à la dernière

extrémité ; chacun avait la mort devant les yeux, tous s'attendaient chaque jour à périr, et vivaient plus misérables que les criminels que l'on mène au dernier supplice. Alors David, quittant ses troupeaux pour le combat, bien que son âge et sa profession l'exemptassent des travaux militaires, se chargea lui seul, du commun fardeau de la guerre, et remporta des succès au delà de toute espérance... Sans qu'aucune raison l'encourageât, si ce n'est le zèle divin et l'amour de la patrie qui échauffait intérieurement son cœur, comme s'il avait devant lui des brebis et non des hommes, comme s'il devait faire la guerre à des chiens, et non à une formidable armée, il marcha plein de sécurité contre les barbares, et il montra tant de sollicitude pour le roi en cette occurrence que celui-ci, qui avant le combat et la victoire était prosterné contre terre, sentit se relever son âme. En effet, ce ne fut point seulement par ses actes qu'il lui fut utile, c'est encore par ses paroles d'encouragement, en l'exhortant à prendre confiance, à espérer bien de l'avenir. *Que le cœur de mon maître ne s'affaisse point sur lui-même, lui dit-il, parce que son serviteur marchera et combattra cet étranger.* (I Rois, v, 32.) Est-ce peu de chose, dites-moi, que d'exposer ainsi sa vie sans nulle nécessité et de bondir au milieu des ennemis pour rendre service à des gens auxquels on n'a aucune obligation ? Ne fallait-il après cela lui décerner le titre de Maître, le proclamer Sauveur de l'État, lui, qui avait garanti, après la grâce de Dieu, et la dignité royale, et les fondements des villes, et la vie de tous ? » (1^{re} Homélie sur David et Saül.)

Expliquant le Psaume xxiii saint Augustin a dit : « David était la figure du Christ, comme Goliath était la figure du diable ; et David qui renverse Goliath est la figure du Christ qui renverse le démon. »

Jésus veut dire *Sauveur*, et ce nom convenait au Verbe-Incarné, qui a sauvé l'humanité : elle a espéré en Lui ; Il est mort pour elle ; Il continue à la sauver par les mérites de son sang, en aidant chacun de nous dans ses luttes contre le péché : *David* veut dire *Main puissante*, et ce nom aussi lui convenait admirablement, parce qu'il a combattu pendant toute sa vie les ennemis de Dieu et de son peuple, remportant sur eux des triomphes éclatants ; en un mot, il mérite le titre de *Sauveur*, et comme tel, il figure bien Notre-Seigneur Jésus-Christ.

David, disciple de Jésus-Christ.

Dans son commentaire sur l'Épître aux Galates, saint Augustin fait allusion à la charité dont usa David envers Saül et il prononce ces mémorables paroles : « Contemporain de l'Ancien Testament sans en être le disciple, ce grand homme avait claire et profonde la foi au futur héritage du Christ, du Christ que cette même foi le portait à imiter. »

A l'appui de ce jugement que pouvons-nous faire de mieux que de rapporter ici l'éloge de David par saint Augustin lui-même.

Ce grand docteur argumentait contre Fauste, le manichéen, et parlait du : *Dieu de l'Écriture*.

Il venait d'émettre cette proposition : *Il y a à blâmer chez les bons, il y a à louer chez les méchants*, et il avait parlé de Pierre, un moment coupable, mais apôtre ensuite et martyr de Jésus-Christ. Arrivant à David il dit : « Ainsi nous lisons dans l'Écriture les péchés du roi David, mais nous y lisons aussi ses bonnes actions. Or, ce qui l'emporte chez lui, et ce qui lui donna la victoire, c'est chose assez évidente, non pour l'aveugle malveillance avec laquelle Fauste se ruait

contre les Livres sacrés et contre les Saints, mais pour la prudence religieuse qui sait voir et distinguer l'autorité divine et les mérites de l'homme. Que les Manichéens lisent, et ils verront que Dieu a trouvé plus à reprendre en David que Fauste lui-même ; mais ils verront aussi dans les mêmes pages, un admirable exemple de pénitence, une incomparable douceur envers le plus acharné et le plus cruel des ennemis, qui tombé tant de fois entre ces mains vaillantes, sort autant de fois sain et sauf de ces mains pieuses. On y verra une humilité touchante s'inclinant sous les fléaux de Dieu, une tête couronnée soumise au joug du Seigneur, à tel point que, entouré d'hommes armés et armé lui-même, il supporte avec une patience héroïque les injures vomies contre lui par un ennemi insolent ; qu'il réprime avec douceur le zèle de son compagnon irrité d'entendre ainsi traiter le roi et prêt à s'élaner pour frapper l'insulteur : le saint roi appuyant sa défense du motif de la crainte de Dieu et disant qu'il souffrait ce qu'il avait mérité, que le Seigneur lui-même avait envoyé cet homme pour le couvrir ainsi d'opprobre. On y verra le tendre amour d'un berger pour le troupeau qui lui est confié, jusque-là qu'il voulait mourir pour lui, quand après le dénombrement de son peuple, Dieu, pour punir en lui un mouvement de vanité, avait résolu de diminuer cette multitude de sujets qui flattait son orgueil : secret jugement de celui en qui il n'y a pas d'injustice, et qui, d'une part, enlevait ainsi de ce monde des hommes indignes de vivre, et, de l'autre, guérissait l'enflure du cœur chez un roi fier de la multitude de ses sujets, précisément en lui en diminuant le nombre. On y verra une religieuse crainte de Dieu, qui respectait le Sacrement du Christ dans l'onction sainte, au point d'avoir le cœur saisi d'une pieuse épouvante, lorsqu'il eut coupé, sans être

aperçu, un petit morceau du vêtement de Saül, pour pouvoir lui démontrer qu'il n'avait pas voulu le tuer quoiqu'il le pût. On y verra une sage clémence envers ses fils, tellement grande qu'il ne pleura pas même la mort de l'enfant dont il avait demandé la guérison au Seigneur, prosterné à terre, versant un torrent de larmes et dans les sentiments de la plus profonde humilité ; qu'il voulait laisser en vie, et qu'il pleura après sa mort, un jeune fils entraîné par une fureur parricide, qui avait profané l'honneur paternel et excité contre lui une guerre criminelle : prévoyant des supplices éternels pour cette âme souillée de tant de crimes, et désirant le voir vivre et se corriger par l'humiliation et la pénitence. On trouvera, dis-je, dans ce saint homme, ces choses et beaucoup d'autres dignes d'être louées et imitées, si on étudie avec une intention droite les passages de l'Écriture qui parlent de lui, surtout si on accepte avec soumission d'esprit, avec piété et fidélité le jugement de Dieu, qui connaissait le fond de ce cœur, ne pouvait se tromper, et l'agréa tellement qu'il le proposait pour modèle à ses enfants. »

David pénitent.

Non seulement David était disciple de Jésus-Christ, mais il s'élevait dans la ressemblance avec cet Idéal parfait de l'homme à un degré très élevé, jusqu'à porter habituellement en soi ce noble sentiment qui caractérise l'Homme-Christ et tous ses vrais disciples : *la componction*, composé céleste d'amour et de crainte, amour pour Dieu et crainte de l'offenser.

David aimait le Christ, que l'Esprit-Saint lui révélait, durant les heures de recueillement que ce saint roi consacrait à la prière et à la méditation dans la solitude. Il l'entrevoyait dans ses attributs divins, qui, se

reflétant sur l'humanité dont il était revêtu, en ont fait le plus beau et le plus aimable des enfants des hommes : il l'aimait ardemment. Mais aussi il apercevait en lui la justice divine n'épargnant pas ce doux agneau, qui portait le péché du monde, déchargeant au contraire sur lui tout le poids de sa colère infinie, le frappant à coups redoublés, le couronnant d'épines et l'immolant sans pitié. Ce spectacle ineffable allumait dans son âme cette double flamme de l'amour divin et de la crainte filiale, qui compose, avons-nous dit, la componction, et alors il aimait le Christ de toute son âme, de toutes ses forces, n'ayant désormais plus d'autre souci que de ne lui déplaire en rien, de lui plaire au contraire en tout et partout.

Jésus-Christ disait en parlant de son Père : Je fais toujours ce qui lui plaît : *Quæ placita sunt ei facio semper.* (Joan. viii, 29.) Et David : « Comme le cerf altéré soupire après la source des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. (Ps. xli, 4.) Et puis : « Ne me reprenez pas, Seigneur, dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère. » (Ps. xxxvii, 2. — vi, 2.)

S'attacher à Dieu, dans le Christ Sauveur, et craindre de s'en détacher ; porter en soi la pensée de ce Maître infiniment aimant et infiniment juste, voilà ce qui fait le véritable chrétien. Or, tel était David, grâce au recueillement dans lequel il vivait et à la solitude, où il plaisait à l'Esprit, qui fait les prophètes, de se communiquer à lui.

Saint Jean Chrysostome a des pages révélatrices à ce sujet. Relisons ces quelques extraits.

« Cherchons, dit-il, la solitude : non pas seulement la solitude des lieux, mais aussi celle du cœur, et avant tout, conduisons notre âme dans la région du silence et du recueillement. Ah ! c'est grâce à cet esprit de

recueillement que le bienheureux David lui-même, tout en demeurant dans le siècle, tout en gouvernant un royaume, tout environné qu'il était de mille soucis, aimait cependant le Christ plus ardemment que ceux qui habitent le désert. Effectivement, que de larmes répandues ! que de gémissements et de soupirs poussés tant la nuit que le jour ! Non, je ne sais si, parmi les chrétiens de notre âge, il s'en trouverait quelque part, un ou deux, et même un seul, renouvelant un pareil spectacle ! Car ici, ce qui mérite d'être considéré, ce n'est pas tant l'abondance des larmes répandues que la qualité de celui qui les versait. »

Notre grand docteur montre alors les obstacles innombrables, tant intérieurs qu'extérieurs, qui devaient empêcher David de s'adonner à la contemplation de la vérité religieuse, laquelle n'est autre que l'exercice de la méditation ou de l'oraison, oraison qui enflamme le cœur d'amour pour Dieu et le pénètre d'une crainte salutaire, le remplissant ainsi de componction.

« Eh bien ! ajoute-t-il, l'heureux monarque surmontant tous ces obstacles, s'adonna à la pratique de cette vertu avec autant d'ardeur, que s'il eût été un homme du commun, et qu'il n'eût jamais vu, pas même en songe, ni la royauté, ni les splendeurs qui l'accompagnent. Revêtu de la pourpre, le front ceint du diadème, assis sur le trône, il donna le spectacle d'une componction pareille à celle du solitaire qui vit dans les déserts, revêtu du cilice et n'ayant pour couche que la poussière et la cendre. Quand cette précieuse vertu fait véritablement son entrée dans une âme, elle lui communique une force semblable à celle du feu dans les épines. Que la componction trouve cette âme en proie à mille maux, et toute chargée des liens de l'iniquité, qu'elle la trouve toute consumée du feu des passions, et toute étourdie par le fracas des affaires sécu-

lières, bien vite, comme d'un violent coup de fouet, elle aura expulsé toutes ces misères de la vie, et en aura purgé entièrement cette âme. Et de même qu'une poussière légère ne tiendra jamais devant le souffle d'un vent impétueux ; de même aussi, quand la componction aura pris possession d'un cœur, les passions si nombreuses qu'elles soient, ne pourront lui résister ; mais elles s'évanouiront et disparaîtront plus vite que cette fumée et cette poussière que le vent emporte. Car si l'amour des corps maîtrise tellement l'âme qu'il l'arrache à tout le reste, pour le rendre l'esclave des volontés de la personne aimée, que ne fera pas l'amour du Christ et la crainte d'en être séparé ? Ce sont ces deux sentiments d'amour qui agitaient l'âme du prophète David... »

Ainsi parlait de David notre grand docteur dans son traité sur *la Componction*. Dans ses discours et ses homélies, il était intarissable, quand il commentait les écrits du Roi-prophète, ou quand il louait sa douceur, sa pénitence, ses veilles pieuses, ses cris d'amour et de repentir qui montaient sans cesse vers le ciel. « David, dit-il, n'avait pas vu le Christ mis en croix, son sang précieux répandu ; il n'avait pas entendu tant de préceptes de sagesse ; il n'avait pas goûté à une telle victime, ni pris sa part du sang du maître ; élevé dans des lois imparfaites et qui n'exigeaient rien de pareil, il sut atteindre la cime de la sagesse suivant la grâce. » (3^e Hom. sur David et sur Saül.)

Devant de pareils témoignages, quel Manichéen moderne, à l'imitation de Fauste, osera nier qu'il ait plu à notre Père céleste d'annoncer son Fils à la terre par des figures si semblables à la sienne, sous plusieurs aspects ?

Et si quelqu'un doutait que David contemplait vraiment le Christ Jésus, pendant les heures qu'il consa-